

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Le retour au Nouveau Monde

Micheline Bail, *L'esclave*, Montréal, Libre Expression, 1999, 400 p., 24,95 \$.

Renée Blanchet, *Marguerite Pasquier, fille du Roy. Chronique de la Neufve-France*, Montréal, Varia, 1999, 236 p, 19,95 \$

Yves Breton, *Les chasseurs de continents. La Vérendrye et fils*, Vanier, l'Interligne, 1999, 148 p., 17,95 \$

Marie Caron

Numéro 98, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37430ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron, M. (2000). Compte rendu de [Le retour au Nouveau Monde / Micheline Bail, *L'esclave*, Montréal, Libre Expression, 1999, 400 p., 24,95 \$. / Renée Blanchet, *Marguerite Pasquier, fille du Roy. Chronique de la Neufve-France*, Montréal, Varia, 1999, 236 p, 19,95 \$ / Yves Breton, *Les chasseurs de continents. La Vérendrye et fils*, Vanier, l'Interligne, 1999, 148 p., 17,95 \$]. *Lettres québécoises*, (98), 35–36.

Micheline Bail, *L'esclave*, Montréal, Libre Expression, 1999, 400 p., 24,95 \$.

Renée Blanchet, *Marguerite Pasquier, fille du Roy. Chronique de la Nouvelle-France*, Montréal, Varia, 1999, 236 p., 19,95 \$.

Yves Breton, *Les chasseurs de continents. La Vérendrye et fils*, Vanier, l'Interligne, 1999, 148 p., 17,95 \$.

Le retour au Nouveau Monde



ROMAN HISTORIQUE
Marie Caron

De façon périodique, les premiers temps de la colonie reviennent alimenter la fiction. Mais que peuvent encore nous apprendre ces variations sur un même thème ?

A MARCEL TRUDEL, L'AUTEUR DE *L'esclavage au Canada français* ainsi que du *Dictionnaire des esclaves et de leurs propriétaires en Nouvelle-France*, nous devons d'avoir mis au jour une réalité longtemps occultée ici. L'historien a révélé que, tant sous le Régime français que sous le Régime anglais, on trouvait des propriétaires d'esclaves à tous les échelons de la société ; seigneurs — dont le marquis de Beauharnois ou encore les intendants Hocquart et Bigot —, marchands, officiers, artisans, communautés religieuses possédaient des Indiens ou des Noirs. Les remarquables travaux de Trudel auront grandement aidé, et sans doute inspiré Micheline Bail dont le premier roman met en scène Marie-Joseph Angélique, esclave d'origine martiniquaise au service de François Poulin de Francheville, fondateur des Forges du Saint-Maurice.

Si l'existence de Francheville (1692-1733), marchand-bourgeois de Montréal et seigneur de Saint-Maurice, s'est donc avérée — une municipalité régionale de comté porte d'ailleurs son nom —, Angélique est elle aussi un personnage bien réel qui a marqué l'histoire de la Nouvelle-France. Arrivée au pays en 1727, la jeune femme fut en effet accusée de l'incendie qui, au printemps de 1734, devait consumer une bonne partie de la ville de Montréal, et subit un procès en juin de la même année. Micheline Bail a utilisé le manuscrit de ce procès comme point de départ à un roman plutôt agréable et, de toute évidence, bien documenté.

À cause de Francheville, le cadre de *L'esclave* renvoie d'abord à la fondation des forges, une aventure fertile en rebondissements qui s'étale sur plusieurs années et donne à l'auteure l'occasion de dépeindre l'effervescence économique de la première moitié du XVIII^e siècle. Dans sa seigneurie de Saint-Maurice, à l'abri du regard de sa femme Thérèse de Couagne restée à Montréal, l'homme vit en outre une longue liaison adultère avec la Louve, une esclave sioux que son maître et amant affranchira. Angélique, assignée à la résidence montréalaise, sert quant à elle la revêche épouse de Francheville tout en rêvant d'évasion avec son amant, le blond forgeron Claude Thibault (autre protagoniste on ne peut plus réel). Une inévitable dose de romanesque vient ainsi pimenter ce sujet grave qu'est l'esclavage sous le Régime français.

On apprécie toutefois que Micheline Bail n'ait pas cédé à la tentation du mélodrame ou, pis encore, de la mièvrerie. Si elle parsème son roman de quelques épisodes torrides aux accents bien contemporains — tout livre grand public en passe apparemment par là —, elle rappelle avec vérisme les antagonismes sociaux de l'époque. Et avec ses personnages bien campés, parfois émouvants mais généralement pétris d'ambition, avec encore une habileté à évoquer la société et la culture du temps, grâce enfin à sa narration efficace et alerte, *L'esclave* possède tous les ingrédients d'un bon roman populaire. La Nouvelle-France est une période assez fréquemment abordée par le récit historique, mais celui de Micheline Bail, qui traite un thème resté jusqu'à maintenant assez neuf, se distingue avec bonheur des autres fictions ayant pour cadre les débuts de la colonie.

Les travaux et les jours

On ne peut guère en dire autant du *Marguerite Pasquier, fille du Roy*, de Renée Blanchet. De son héroïne venue au monde en 1645, « nul n'aurait pu prévoir l'étrange destinée », nous informe l'auteure d'entrée. Cette « étrange destinée » n'est nulle autre que celle, on l'aura compris, de ces « filles à marier » envoyées en Nouvelle-France à compter de 1663 pour contribuer au développement et au peuplement de la colonie. Diverses circonstances amènent Marguerite à s'y exiler en 1670. Au terme d'une traversée forcément mouvementée — qui n'a rien d'inédit : à l'époque, on franchissait les mers au péril de sa vie —, elle s'installe à Québec, épouse le menuisier François Biville, fait des enfants, devient bientôt veuve, se remarie...

À l'instar de la quasi-totalité des filles du Roy dépêchées dans le Nouveau Monde, à l'instar, aussi, de la majorité des habitants du pays, Marguerite Pasquier connaît une existence des plus ordinaires, scandée par l'amour, les naissances, la maladie (dont « l'épidémie de fièvres pourpres apportées par les navires infestés de poux » qui aura raison de Biville), les saisons, les deuils...



Joies quotidiennes et petites tragédies, auxquelles se greffent en filigrane des événements historiques succinctement évoqués — les réalisations de l'intendant Talon, ou encore les guerres entre Anglais et Français —, composent ainsi l'essentiel d'un livre qui navigue continûment en terrain connu. Car cette histoire-là, qui à l'occasion croise inévitablement la grande Histoire dont nous sommes, tous, le produit, nous a déjà été racontée maintes fois. À ce que nous avons lu chez les historiens ou chez d'autres romanciers, Renée Blanchet n'apporte rien de très original.

À la banalité du regard correspond celle de l'écriture. Il appert ainsi qu'« [a]vec ses yeux pers et sa chevelure brune, Marguerite était belle dans toute la candeur de son innocence » (candeur, innocence : il y a redondance) ; et qu'un de ses fils mourra « des suites des complications de la rougeole » (redondance derechef). Blanchet a en outre choisi le parti pris de l'extrême légèreté. Il en résulte que l'héroïne et les autres personnages apparaissent sans épaisseur, d'une superficialité presque caricaturale que renforce encore le découpage du roman. Les très brefs chapitres ressemblent en effet à des saynètes, et l'on passe de l'une à l'autre sans qu'aucun épisode ne soit vraiment approfondi. Au bout du compte, on s'interrogera sur la pertinence de ce livre.

Les grands explorateurs

On retrouve une semblable légèreté chez Yves Breton qui, dans son quatrième livre, suit les traces de l'un de nos plus célèbres découvreurs. *Les chasseurs de continents*, explique l'auteur lui-même en liminaire, entend donner

au lecteur l'occasion de prendre connaissance de certains faits de l'Histoire ou de se refamiliariser [sic] avec le passé, et ce, avec l'espoir de joindre favorablement l'utile à l'agréable.

Mais Breton avait-il besoin d'explicitier à ce point un projet qui, dans le cas d'un roman historique, va presque de soi ?

À l'instar des Pierre LeMoyne d'Iberville, Radisson et Louis Jolliet, notamment, l'explorateur Pierre Gaultier, sieur de Varennes et de La Vérendrye, a écrit des mémoires d'expéditions — en 1733, en 1744 et en 1749 — qui servent de documentation de base à Breton. Car l'auteur relate en effet les périples de La Vérendrye qui, avec ses fils et son neveu, partit à la découverte du continent américain, au nord et à l'ouest du lac Supérieur, et se rendit en des territoires aujourd'hui baptisés Ontario, Manitoba, Minnesota, Dakota, Missouri, Wisconsin...

Né en 1685 à Trois-Rivières, La Vérendrye commença à courir les vastes espaces vers l'âge de quarante ans. Son frère aîné Jacques-René Gaultier de Varennes, nommé commandant des forts du Nord, « avait créé une société de traite qui avait pour mission de stimuler et de mieux organiser le commerce des fourrures ». Pierre allait bénéficier de l'influence de son frère et devenir lui aussi commandant ; ses expéditions auraient d'abord pour but l'établissement de nouveaux postes de traite.

Les voyages de La Vérendrye, nous les verrons par les yeux de Paul Talbot, un personnage inventé. Pour les besoins de la fiction, Breton a doté l'explorateur d'un secrétaire particulier : le jeune Paul Talbot, lui-même habité d'une mentalité de coureur des bois, qui délaisse femme et enfants pour évoluer « à l'ombre du *bombre* ». C'est donc en quelque sorte lui, malgré une narration à la troisième personne, qui décrit les exaltations et les dangers, le massacre de compagnons, les conditions précaires, la nature aussi impitoyable que certaines tribus autochtones. C'est par le regard de Paul, encore, que nous est présentée la personnalité de l'ambitieux et téméraire La Vérendrye parti à la recherche d'une mythique « Mer de l'Ouest ».

Cette riche matière historique, Yves Breton l'a malheureusement édulcorée, vulgarisée à outrance, et la traite dans un style bon enfant qui finit par lasser. On aura ainsi l'impression, souventes fois, de lire une introduction à la vie et aux exploits de l'explorateur — une introduction des plus sommaires au demeurant, qui aurait été rédigée à l'intention d'un public scolaire. Breton tient en outre pour acquis que La Vérendrye fut injustement jugé par ses contemporains comme par l'Histoire, que lui et les siens connurent une destinée tragique. Aussi son *Chasseurs de continents* ressemble-t-il, en définitive, à une emphatique entreprise de réhabilitation. Quant à l'écriture, elle est à l'avenant. Il n'est que de lire que, au bout d'une longue maladie, Marguerite, la fille de Paul, « de justesse [...] s'extirpa des griffes de la mort qui l'attaqua, elle, cette jeune fille sans défense, comme une lionne affamée qui fond sur un faon inoffensif », qu'elle « réussit graduellement à se sortir vivante de son combat avec la mort ». Comme l'ont écrit les soldats du maréchal et seigneur de La Palice pour célébrer sa vaillance : « Un quart d'heure avant sa mort / Il était encore en vie. »



XYZ
éditeur

**félicite Claude Le Bouthillier
lauréat du prix Pascal-Poirier
pour l'excellence dans les arts littéraires
en français pour l'année 1999**



Claude Le Bouthillier
Le Borgo de L'Écumeuse
roman